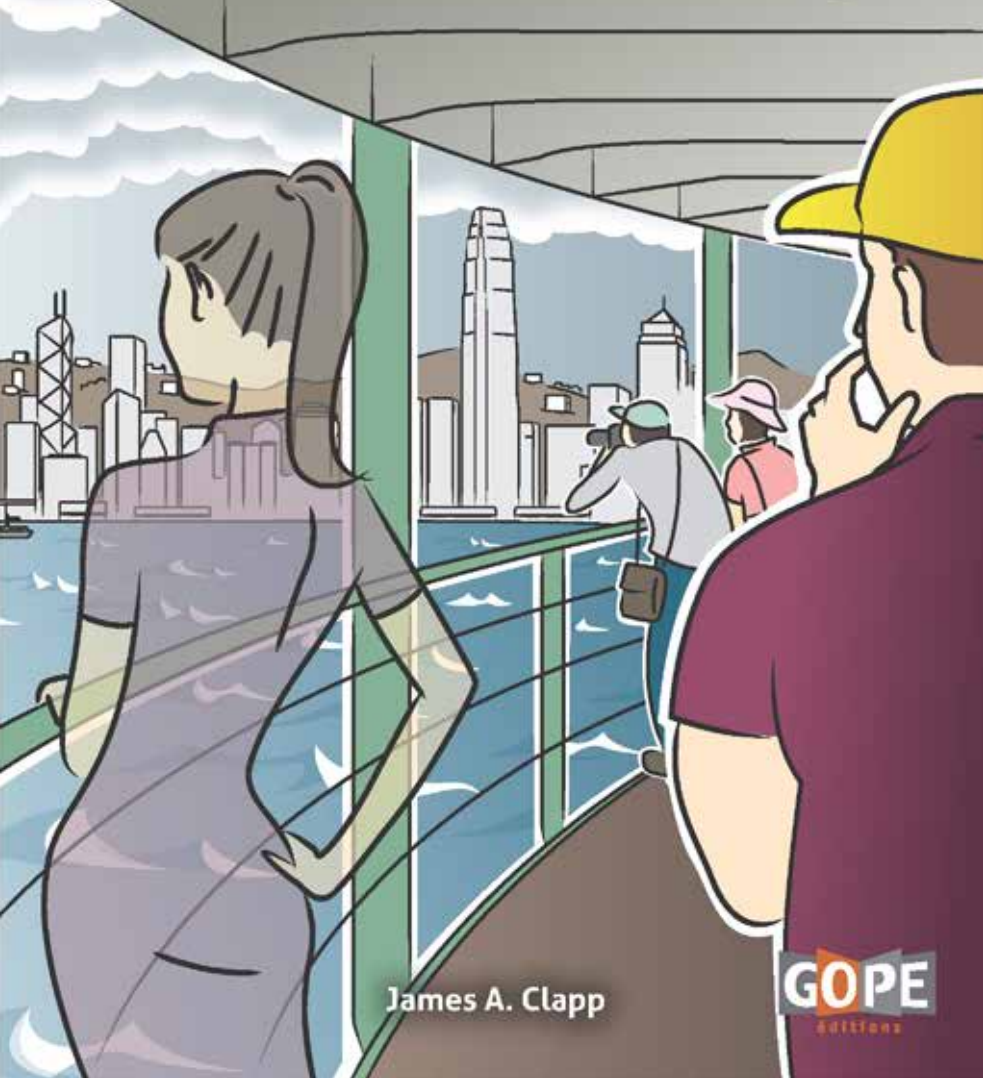


R O M A N

A la poursuite de Suzie Wong



James A. Clapp

GOPE
éditions

James A. Clapp

À LA POURSUITE DE SUZIE WONG

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par David Magliocco



TITRE ORIGINAL :
For Goodness Sake, A Novel of the Afterlife of Suzie Wong
© James A. Clapp, 2008

ISBN 978-2-9535538-3-3
© Éditions GOPE, 74930 Scientrier, mai 2014,
pour la version française

Couverture : Studio Bull
Relecture, correction : Muriel Caire, Jacqueline Rochefeuille

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

AVEC À LA POURSUITE DE SUZIE WONG, James A. Clapp nous invite à découvrir Hong Kong à travers le prisme des œuvres culturelles anglo-saxonnes les plus célèbres prenant pour cadre le « port parfumé ».

Et celle en ligne de mire, c'est l'incontournable *Le Monde de Suzie Wong*. Écrit par Richard Mason en 1957, le roman raconte l'histoire d'amour entre Robert Lomax, un jeune Anglais aux ambitions d'artiste peintre, et Suzie Wong, une prostituée de Wanchai. Le livre fut un étonnant succès commercial qui lui valut de connaître d'autres déclinaisons dont la plus célèbre est incontestablement l'adaptation cinématographique de 1960 avec pour acteurs principaux la star hollywoodienne William Holden et la jeune Eurasienne Nancy Kwan.

Le processus d'adaptation d'un livre au grand écran est toujours délicat et synonyme de simplifications, voire de trahisons. *Le Monde de Suzie Wong* n'échappa pas à la règle. Et, en premier lieu, à travers Robert Lomax. Le jeune Anglais à la mentalité progressive d'après-guerre fut remplacé par un Américain d'âge mur. Plus généralement, là où le livre promeut une vision plus libérale de la sexualité, des relations interraciales, et n'hésite pas à décrire la face sombre de Hong Kong, le film met avant tout l'accent sur l'histoire d'amour, entre glamour et mélodrame. Un certain respect pour la culture chinoise est bien présent dans le long-métrage, mais les idées progressistes quant au rapport entre les races ou la sexualité ne servent que de simple arrière-fond au récit amoureux.

En dépit de ces modifications contestables, le film de Richard Quine fut un grand succès commercial. Et pour une grande partie du public occidental, *Le Monde de Suzie Wong* fut l'occasion de découvrir Hong Kong pour la première fois. Quelques œuvres avaient déjà pris la colonie anglaise comme localisation, tel *Le Rendez-Vous de Hong Kong* (1955) ou *La Colline de l'Adieu* (1955 également et déjà avec William Holden) et bien d'autres en feront autant par la suite comme *Shanghai Surprise* (1986) ou *Bloodsport – Tous les coups sont*

permis (1989), mais aucun d'entre eux n'auront l'impact considérable de *Suzie Wong*. Pour preuve, le livre de Mason et son adaptation cinématographique sont systématiquement cités dans les publications touristiques destinées aux Occidentaux. On retrouve également le nom de l'héroïne associé à toute une gamme de produits, culturels ou non, typés Asie, à destination d'un public occidental : aliments (la marque Suzi Wan ou de multiples restaurants), vêtements, chansons ou livres.

POURQUOI CETTE HISTOIRE a-t-elle eu un tel impact en Occident ? Dans *À la poursuite de Suzie Wong*, James A. Clapp présente deux points de vue pouvant l'expliquer.

D'un côté, on a la théorie de l'orientalisme telle que définie par l'intellectuel Edward Said, de l'autre, ce que Clapp nomme « le syndrome de William Holden ». La première a été formalisée en 1978, dans le livre du même nom. Son idée maîtresse est que la vision occidentale de l'Orient est basée sur un certain nombre d'idées préconçues en opposition avec celles qui fondent les valeurs de l'Ouest. Cela aurait ainsi justifié l'idée d'une supériorité occidentale sur l'Asie et son application politique pratique : le colonialisme. Dans *Le Monde de Suzie Wong* (plus aisément décelable dans le film que dans le livre), l'orientalisme s'exprimerait dans le rapport entre Robert Lomax et Suzie Wong. L'homme blanc, civilisé, venant « délivrer » l'indigène de sa misère aussi bien sociale que culturelle. De quoi satisfaire pleinement un public occidental habitué à ce genre de stéréotypes. Dans *À la poursuite de Suzie Wong*, la personne qui l'invoque est décrite comme une intellectuelle acquise à la cause de Pékin dans ce qu'elle peut avoir de plus orthodoxe... et donc de dépassée, trahissant probablement la propre idée qu'a l'auteur de la fameuse théorie. Et il est vrai que celle-ci est propice à des récupérations politiques de cette nature.

Clapp, via son protagoniste, Marco Podesta, élabore un concept plus conciliant, mais pas foncièrement antagoniste, avec son syndrome de William Holden : l'idée que les hommes occidentaux sont enclins à tomber amoureux des femmes asiatiques. On suggérera que ledit syndrome a une dimension plus large, dépassant les clivages sexuels et trouvant également à s'appliquer aux cultures dans leur ensemble, et non juste aux seules personnes. S'il peut se baser sur une

large gamme d'œuvres culturelles pour asseoir sa théorie, il souligne également le caractère funeste de ce type de romance. À ce niveau, la réalité donne raison à son concept. Les relations interraciales amènent avec elles d'incontestables difficultés supplémentaires liées aux différences culturelles, si bien que le taux de divorce de ce type d'union est systématiquement supérieur à celui des couples issus de mêmes races¹. Robert Lomax et Suzie Wong seraient-ils l'exception qui confirme la règle ? Clapp apporte une réponse à la fois subtile et crédible à la question.

ON TEND TROP SOUVENT à sous-estimer l'impact que peut avoir le cinéma sur nos envies de découvertes. Depuis l'après-guerre, chaque génération se nourrit davantage de films en tous genres. On découvre New York à travers *Manhattan* de Woody Allen, on arpente les rues de Paris grâce au *Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* de Jean-Pierre Jeunet ou on se promène dans Tokyo par le biais du *Lost in Translation* de Sofia Coppola. Les films nous permettent de nous projeter dans cet environnement nouveau, de découvrir sans risques et à moindres frais de nouvelles cultures et leur façon de vivre. Mais il s'agit à chaque fois de visions fantasmées, sublimées ou déformées, de l'environnement qu'elles décrivent.

La découverte réelle aboutit donc à un décalage constant par rapport aux souvenirs hérités des films ou livres. C'est d'autant plus vrai dans une ville comme Hong Kong. Les notions de conservation du patrimoine ont longtemps été purement et simplement ignorées dans la colonie de la Couronne. À la place, c'est une recherche de surface (entre 1960 et 2000, la population est passée de 3,5 millions à 6,5 millions) et de profit (toujours plus de centres commerciaux et autres opérations immobilières lucratives) qui a été privilégiée. Ce n'est que depuis quelques années, probablement à cause de la peur d'une trop grande dilution de l'identité hongkongaise au sein de la Chine continentale montante, que la population semble prendre conscience de l'importance de conserver certains symboles de son passé.

¹ Basé sur les pays où ce type d'études sont légales, essentiellement les États-Unis.

Le phénomène a pris une telle ampleur que le chef de l'exécutif de Hong Kong, Donald Tsang, a dû lui-même le reconnaître en 2007, plaidant pour un meilleur équilibre entre développement économique et protection du patrimoine².

Dans ce domaine, le cinéma a encore joué un rôle important. Ainsi, le film *Echoes of the Rainbow*, drame nostalgique et succès surprise de l'année 2010, attira les regards sur le cas de la Wing Lee Street à Sheung Wan. Lieu de tournage du long-métrage, c'est l'une des rares rues qui conserve l'apparence du Hong Kong des années soixante. Celle-ci devait faire l'objet d'un plan de redéveloppement par les autorités, mais l'idée fut abandonnée au vu de l'impact aussi bien local qu'international d'*Echoes of the Rainbow* (Ours de Cristal au festival de Berlin).

Marco Podesta oscille constamment entre ces deux visions de la ville. Une approche intellectuelle, analytique, fruit de son éducation et de son expérience d'urbaniste, et une approche affective, à travers son ressenti construit sur les visions du *Monde de Suzie Wong* et autres *Colline de l'Adieu*.

Et force est de reconnaître que James A. Clapp fait mouche sur les deux tableaux. Ses observations sur la manière dont est construite la ville de Hong Kong, la superposition d'une « cantoville » (Tsuen Wan, Kennedy Town et autres Kwun Tong) et d'un Hong Kong cosmopolite et moderne (Central, Causeway Bay...), ne pourra que sonner juste pour qui s'est écarté des sentiers battus promus par les guides touristiques ou l'office de tourisme de la ville, pour mieux embrasser la richesse spécifiquement locale du port parfumé.

De même, l'impression de naviguer au sein d'un univers à la fois familier et étranger, fruit d'une cinéphilie prononcée, ne manquera pas de rappeler des souvenirs à qui s'est promené dans les rues de l'ancienne colonie accompagné des fantômes de Suzie Wong ou de James Bond (*L'Homme au Pistolet d'Or*). La reconnaissance de plus en

² On notera toutefois que « un meilleur équilibre » correspond toujours pour lui à la prévalence de l'aspect économique sur celui culturel, soit le schéma traditionnel des autorités de la ville. La reconnaissance officielle du facteur culturel n'en est pas moins un progrès.

plus importante du cinéma de Hong Kong à travers le succès international de réalisateurs comme John Woo, Johnnie To ou Wong Kar Wai a décuplé les opportunités de vivre affectivement sa découverte de la ville. À bien des égards, par rapport aux films étrangers qui tendent à recycler à l'infini les mêmes lieux (le quartier d'Aberdeen, le restaurant *Jumbo* ou l'hôtel *Peninsula* apparaissent quasi systématiquement dans tous films occidentaux tournés dans la ville), les films locaux permettent de mettre en avant des endroits nettement plus originaux, tout à fait uniques. On pense au *Mido Café* aperçu dans *PTU*, au *Goldfinch restaurant* d'*In the Mood for Love* ou à la promenade de Sai Kung utilisée pour les besoins de *The Killer*.

WANCHAI, LIEU CENTRAL de l'action du *Monde de Suzie Wong* et d'une partie de *À la poursuite de Suzie Wong*, n'a pas été épargné par la réinvention permanente qui caractérise Hong Kong. C'est le cas, comme toute la ville, d'un point de vue architectural. Il est aujourd'hui bien difficile de trouver dans le quartier des bâtiments typiques du Hong Kong des années cinquante. Mais c'est également le cas dans son activité économique et plus précisément dans son offre en matière de prostitution. Wanchai s'est développé comme un haut lieu du commerce du sexe dès les années 1860, à l'époque où la prostitution était légale, basée sur un système de maisons closes. Son existence même illustre la manière coloniale dont la ville était (est ?) gérée, à travers une quasi-ségrégation entre population occidentale et population chinoise. Wanchai était en effet quasi exclusivement consacré à satisfaire une clientèle étrangère, essentiellement blanche. Les Chinois, eux, assouvissaient leurs désirs sexuels dans les autres quartiers de la ville, plus à l'ouest. Aujourd'hui, les choses sont moins rigides, mais elles n'ont pas beaucoup changé pour autant. Wanchai demeure le lieu de prédilection des amateurs de sexe marchand d'origine occidentale. Leurs alter ego chinois sont rarement présents dans le quartier, mais ils n'ont aucun mal à satisfaire leurs envies via une multitude d'offres, allant des bordels camouflés aux bars à hôtesses, réparties sur l'ensemble de la ville.

Si dans les années cinquante, les prostituées étaient pour la plupart Chinoises³, les choses ont rapidement évolué dans les années soixante-dix/quatre-vingt. Celles-ci se sont vues remplacées par des travailleuses originaires de l'Asie du Sud-Est. Aujourd'hui, comme c'était le cas en 1997, date choisie par James A. Clapp pour situer son histoire, il est bien difficile le soir venu de trouver une prostituée chinoise arpétant les trottoirs de Lockhart Road. L'offre est essentiellement philippine, indonésienne, thaïlandaise ou même originaire d'Amérique du Sud. Pour autant, il serait faux de croire que les prostituées chinoises ont disparu de la ville. Bien au contraire, elles sont plus nombreuses que jamais. Grâce à l'ouverture de plus en plus marquée de la Chine continentale depuis l'accession au pouvoir de Deng Xiao Ping et ses successeurs, des vagues entières de jeunes femmes ont fait le déplacement dans le but de se faire un maximum d'argent en un minimum de temps. Elles se sont répandues dans tous les quartiers de la ville avec une prédominance marquée pour Mongkok et Tsim Sha Tsui.

Si Suzie Wong était définie par sa nationalité, alors la Suzie Wong moderne serait l'une de ces travailleuses migrantes, présentes dans la ville pendant trois mois avant de retourner au pays pour y reprendre une existence normale. Si elle était définie par son quartier d'activité, elle serait originaire de Manille et supporterait financièrement sa famille restée au pays.

Marco Podesta est aux premières loges de toute cette évolution. Familier de la scène de la prostitution de Wanchai des années cinquante/soixante à travers l'univers de Suzie Wong, il a également été témoin de la période de changement charnière, les années soixante/soixante-dix, quand, comme beaucoup d'autres soldats américains guerroyant au Vietnam, il passait ses permissions dans la Colonie. Le système était alors bien rodé. Les soldats américains en permission avaient le choix entre profiter de leurs vacances à Hawaii ou chez les alliés environnants, dont Hong Kong. Ceux qui étaient mariés tendaient à choisir le 50^e État de par sa plus grande proximité

³ La prostitution masculine, bien qu'elle conserve quelques caractéristiques générales similaires à la féminine, obéit à des règles différentes.

avec le continent, leur permettant de revoir leurs épouses plus aisément. Ceux qui avaient choisi la colonie anglaise, les célibataires donc, profitaient de toutes les opportunités qu'elle offrait en matière de divertissement, entre le shopping de petite électronique, la consommation de drogue et le commerce du sexe. Quand la manne américaine s'est tarie, le quartier dut se réinventer. La prostitution et ses ersatz demeurèrent, mais réduisirent en taille. Wanchai trouva son équilibre avec le boom économique de la fin des années soixante-dix/début quatre-vingt. Le quartier fusionna davantage avec ses voisins directs. À titre de symbole, c'est durant cette période que l'hôtel *Luk Kwok*, l'établissement qui servit de modèle au *Nam Kok* de l'œuvre de Mason, fut détruit et qu'un nouvel immeuble plus moderne fut construit à sa place. La prostitution s'adapta à cette nouvelle donne sous la forme de bars à *go-go dancers* et de discothèques. Dans une posture où la réalité imite l'art, Wanchai est maintenant considéré comme un quartier quasiment glamour de par le nom de Suzie Wong qui lui est attaché.

TOUT COMME LE MONDE DE SUZIE WONG est une œuvre nourrie des expériences autobiographiques de Richard Mason, *À la poursuite de Suzie Wong* est le fruit des multiples séjours faits dans la ville par son auteur.

En effet, James A. Clapp est professeur d'urbanisme à l'université de San Diego, aux États-Unis. À ce titre, il a eu l'occasion de parcourir le monde pour donner de multiples conférences, dont à Hong Kong. L'homme est aussi un passionné de films ce qui lui vaut d'enseigner régulièrement sur la place des villes américaines dans le cinéma. Autant de caractéristiques que l'on retrouve chez son alter ego littéraire, Marco Podesta. Lui aussi est un professeur d'urbanisme américain avec un intérêt prononcé pour le cinéma.

Anecdote éclairante : la manière dont s'ouvre son livre, reprenant en cela l'ouverture même de son modèle, *Le Monde de Suzie Wong*, est une situation qu'il a réellement vécue lors de l'un de ses séjours !

L'authentique connaissance des lieux qu'il a développée à travers ses multiples voyages dans la ville est visible tout le long du livre, à travers les nombreuses observations faites par son protagoniste. Les

réflexions sur le langage, sur les habitudes de vie locales ne pourront que sonner juste pour qui a déjà eu la chance de rester suffisamment longtemps sur place pour les observer de première main.

ON L'A DIT, À LA POURSUITE DE SUZIE WONG se situe en 1997. Une date qui n'est évidemment pas choisie par hasard. Elle correspond au moment où la ville, colonie britannique depuis 1842, est rendue à la république populaire de Chine. Un rare cas d'abandon de souveraineté volontaire d'un État démocratique à économie capitaliste au profit d'un État à système communiste⁴. La mise en place de cette transmission, sans qu'à aucun moment l'opinion des Hongkongais n'ait été consultée, amena de nombreuses questions. Comme pour s'excuser de sa maladroite gestion de l'affaire⁵, le gouvernement de Sa Majesté nomma comme dernier gouverneur, un influent membre de sa majorité au poste de gouverneur de la colonie. Un choix sans précédent dans l'histoire de la ville qui traditionnellement voyait des « techniciens » bénéficier du poste. Cet homme, ce fut Chris Patten. Très vite pris en grippe par les autorités chinoises, ce politicien expérimenté et conscient de l'importance de l'enjeu s'attacha à développer la société civile et à inclure une dose de démocratie dans ses institutions. Ses efforts furent ardemment combattus par Pékin et ses différents agents à Hong Kong, de plus en plus nombreux au fur et à mesure que la date fatidique se rapprochait. Le conflit idéologique qui en découla est bien présent dans *À la poursuite de Suzie Wong*. Le personnage d'Hortense Yeung et les autres tenants d'un autoritarisme éclairé peuvent paraître

⁴ Même si la Chine avait déjà commencé à abandonner bon nombre de dogmes maoïstes au moment des accords de rétrocession. Une tendance qui ne fit que s'accroître jusqu'à leur mise en place en 1997.

⁵ La question du futur de Hong Kong par rapport aux traités originaux fut soumise directement par le gouvernement de la Colonie aux autorités de Pékin, poussant ces dernières à prendre une posture plus ferme sur la question qu'elles ne l'avaient initialement prévus. Comme on l'a dit, toutes les négociations sur la question qui suivirent exclurent complètement la population de la ville. Pour ne rien arranger, une fois le principe de la rétrocession accepté, le gouvernement de Sa Majesté refusa d'accorder la pleine citoyenneté britannique aux habitants de la ville de peur de les voir tous émigrer au Royaume-Uni.

caricaturaux dans leur extrémisme un peu dépassé, mais ils correspondent bien à une catégorie d'élite qui a choisi le camp des vainqueurs, parfois par conviction, le plus souvent par opportunisme. Aujourd'hui encore, ils s'activent dans la zone administrative spéciale à promouvoir les vues du pouvoir central pékinois bien qu'ils aient fort à faire face à une société civile de plus en plus démonstrative dans son opposition à la pensée officielle.

MAIS CE QUI MARQUE LE PLUS dans ce roman, c'est l'amour continuellement présent durant les pérégrinations de Marco Podesta/James A. Clapp. Un amour sincère et surtout continuellement désintéressé.

Amour de la ville en premier lieu exprimé dans ce leitmotiv : « Vous pouvez aimer une ville, mais n'attendez pas d'elle la réciproque. » Conscient de ses nombreuses zones d'ombre, Clapp n'en aime pas moins Hong Kong dans sa globalité, appréciant aussi bien ses facettes les plus prestigieuses que ses aspects les plus modestes, voire franchement misérables. À l'image des hommes qui la peuplent, aucune ville n'est parfaite, mais ce sont ces contrastes, souvent extrêmes dans le cas du port parfumé, qui font toute sa richesse et son charme.

L'amour de l'art également : livres, films, peintures tiennent une place de choix tout le long du récit. Ils sont même les principaux moteurs de l'action, conditionnant les rencontres faites par le professeur et les différents lieux visités par lui. D'une certaine façon, il est telle une victime du syndrome de Stendhal qui aurait intériorisé et digéré sa maladie pour en retirer le meilleur.

Et, évidemment, un amour envers les femmes. Femmes fantasmées comme Suzie Wong ou Han Suyin, femmes réelles comme Lily Han ou Audrey Loh. Un amour qui dépasse les clivages raciaux, culturels ou sociaux et qui transcende le passé parfois lourd des personnes concernées. Clapp décrit avec une belle acuité les différentes étapes qu'entraîne l'éclosion du sentiment amoureux : le plaisir de la découverte de l'autre, le besoin d'échanges et de partages de plus en plus intimes, la peur de perdre l'objet de notre affection... La capacité qu'à l'auteur à nous faire partager ces moments ô combien précieux, trop rares le temps d'une vie, fait la grande force du livre.

Arnaud Lanuque, Hong Kong, mars 2014.

Pour Suzie et Nancy

PROLOGUE

4 JUILLET 1997, C'EST LA JOURNÉE DE l'Indépendance américaine. Je suis dans l'avion du retour vers les drapeaux et les feux d'artifice, un long voyage de quatorze fuseaux horaires vers l'est. Mais c'est dans ma vie que j'ai fait du chemin récemment.

Pour nombre de mes compagnons de voyage sur le vol *Cathay Pacific 801*, prêt à décoller de l'aéroport Kai Tak, ce jour est plutôt celui de la « Re-dépendance » : la plupart d'entre eux sont des Hongkongais et leur pays vient d'être rétrocédé à la République populaire de Chine. Ils retournent aux États-Unis ou au Canada – leur refuge en attendant de voir quel sort sera réservé à l'ancienne colonie de la Couronne – où ils vont accroître la population des quartiers chinois et alimenter les comptes bancaires occidentaux. Il y a trois jours, nous avons vu la Grande-Bretagne prendre le large de l'un des joyaux de son « empire » en décomposition, de cet ensemble unique constitué d'îles et d'une péninsule à qui on a promis « un pays, deux systèmes » ainsi qu'un nouveau rendez-vous dans cinquante ans.

Il y a de la crainte, de l'anxiété, mais également de l'espoir. Après tout, la mère-patrie semble accueillir le capitalisme avec beaucoup d'enthousiasme, même si son gouvernement reste totalement communiste, et, au moins, les nouveaux « colonisateurs » sont chinois.

HONG KONG OUVRAIT un nouveau chapitre de sa jeune mais néanmoins tumultueuse et fascinante histoire. Je ne savais pas comment mes compagnons de voyage envisageaient cette perspective tandis qu'ils conversaient dans ce cantonais aux accents tonals si riches que j'avais

si peu appris pendant l'année qui venait de s'écouler. Par contre, j'ai quand même identifié le mot « démocratie » à plusieurs reprises.

Voilà le contexte dans lequel, moi, un universitaire en congé sabbatique, italo-américain, urbaniste et new-yorkais de surcroît, un *Gweilo*, je m'étais immergé pour étudier et faire un rapport sur les perspectives de Hong Kong après la rétrocession. Toutefois, Hong Kong avait eu d'autres plans pour moi.

Alors que nous prenions de l'altitude au-dessus du port Victoria, je pouvais voir sur ma droite Wanchai et le sillage d'un Star Ferry qui mettaient le cap sur Central depuis Tsim Sha Tsui. Au-delà, il y avait Sheung Wan, l'endroit que j'appelais « Cantoville », où j'avais rencontré les trois Chinoises qui allaient changer ma vie. Je ne le savais pas à ce moment-là, mais l'une d'entre elles était assise juste quelques rangées derrière moi.

L'avion de ligne s'inclina vers le sud-est, rétractant ses volets tandis que ses ailes fendaient des nuages épars. Mon avenir et celui de Hong Kong étaient désormais liés. Comme mes compagnons de voyage, j'anticipais déjà mon retour et nous partions sous de bons auspices. J'aurais pu m'en douter, à la façon dont tout cela avait commencé...

CHAPITRE 1

NOM DE DIEU ! *Qu'est-ce qui fait bip comme ça ?* hurla mon cerveau embrumé par le sommeil. Ce n'était pas la sonnerie du réveil : c'était un son impérieux, un signal d'alerte. D'où pouvait-il bien venir ?

Cela venait de l'autre pièce. Du même endroit d'où se répandait cette odeur de brûlé !

Mais, au fait, où est-ce que je suis ?

Je me levai en un éclair, mes pieds touchant le sol bien trop tôt. Je sus alors où j'étais : dans mon lit, beaucoup trop bas, trop étroit et trop petit, à l'intérieur de cet appartement, beaucoup trop froid et étriqué, situé dans un quartier de Hong Kong appelé Sheung Wan, où j'allais périr carbonisé avant même d'y avoir passé une seule et entière nuit.

Je me dirigeai vers le son. Alors que la léthargie due au décalage horaire commençait à se dissiper, je me rappelai avoir scotché un détecteur de fumée portatif sur la porte, avant d'aller me coucher. À peine un mois auparavant, j'avais lu qu'une vingtaine de personnes étaient mortes dans un incendie qui avait eu lieu dans un immeuble, à Kowloon. Et voilà que ce détecteur bipait déjà.

Nom de Dieu ! Quelle heure est-il et d'où vient cette foutue odeur de brûlé ?

Après avoir arraché l'avertisseur de fumée et tandis que je cherchais comment enlever la pile, je me rappelai que derrière la porte, il y en avait une autre, une simple grille qui cliquette et grince comme une porte de prison coulissante.

C'est cette grille que j'ai verrouillée avec une clef que j'ai posée... où ? ... quelque part... Doux Jésus ! Je vais rôtir derrière des barreaux lors de ma première nuit à Hong Kong ! Voilà, arrêté le détecteur de fumée ! Débranchée et sortie, cette saleté de pile ! Le bip a probablement dû réveiller la moitié de l'immeuble. Parfait ! Comme ça, ils pourront me sortir de cette souricière avant que le feu ne m'atteigne. Quoiqu'en y repensant... oublions ça ; je dois m'échapper d'ici pronto !

J'ouvris la première porte, révélant les barreaux de la « porte de sécurité ». L'odeur était vraiment forte.

Mais où ai-je posé cette satanée clé ?

Mon subconscient vit défiler quelques images de l'un de ces films de prison avec James Cagney où des taulards agitent des tasses en étain au travers des barreaux et crient aux gardiens de les laisser sortir : « Laissez-nous partir, salauds de matons ! »

Je regardai attentivement de l'autre côté de la grille et dès lors mon pouls commença à ralentir. Je ne pouvais voir que l'entrée de l'appartement voisin, mais, à droite de l'embrasure, près des quatre paires de chaussures, se trouvait la source de ma panique et ce qui avait déclenché mon détecteur de fumée : une douzaine de bâtons d'encens rougeoyants à moitié consommés, dressés devant un petit autel bouddhique rouge.

Je retournai au lit, partagé entre l'amusement et la colère contre moi-même.

AU MATIN, JE RIAIS encore de moi, d'être parti ainsi au quart de tour, juste pour quelques bâtons d'encens. C'était une bonne chose que je sois seul dans ce tout petit appartement miteux, j'aurais pu blesser un colocataire en courant dans tous les sens comme si j'étais devenu fou.

Je devais vraiment être exténué la nuit précédente, après ces quinze heures de vol suivies d'une arrivée à Kai Tak avec l'un de ces atterrissages brutaux et effrayants qui valent n'importe quelles montagnes russes de Disneyland. Ensuite, il y avait eu ce long trajet en bus depuis Kowloon, puis les détours faits par le chauffeur de taxi avant de trouver cet endroit appelé *Phoenix Garden Apartments*. L'entrée, qui ressemblait à la porte du fond d'un bar clandestin, était si petite que

j'avais tout juste pu y passer ma valise. Elle débouchait sur un simulacre de réception où un vieux concierge chinois au débardeur maculé de sauce de soja était recroquevillé dans un coin, derrière le comptoir. Comme si cela ne suffisait pas, il avait commencé par ne pas vouloir me laisser entrer, puis il lui avait fallu vingt minutes pour identifier et me donner la bonne clé. Bien sûr, j'ai ensuite manqué mon étage parce que j'ai pris l'ascenseur desservant les étages pairs. Après tout ça, je suis étonné d'avoir eu la présence d'esprit de scotcher mon détecteur de fumée sur la porte, avant d'aller me coucher, complètement épuisé. Je n'aurais pas dû.

Peut-être est-ce une façon amicale de te souhaiter la bienvenue à Hong Kong, D' Podesta ? Ici, on adore les dieux en brûlant de l'encens dans les couloirs et en faisant des tas d'autres choses très différentes de celles qui ont cours dans le pays d'où tu viens.

Je me souvins de la première fois où j'étais venu ici. On m'appelait déjà « Doc », mais pour une autre raison ; j'avais du sang séché sous les ongles et les nerfs également à vif à cause d'un autre genre de feu. « R&R » qu'on appelait ce type de permission qui aggrava chez de nombreux gars ce qu'on ne savait pas encore être un trouble de stress post-traumatique.

Sacrés vieux démons, toujours prêts à ressurgir.

En sortant, dans la matinée, je remarquai le petit panneau près du bouton d'appel de l'ascenseur : « QUAND IL Y A UN INCENDIE, NE PAS UTILISER L'ASCENSEUR. » « QUAND », pas « S'IL » y a un incendie, « QUAND » ! Je replaçai le détecteur de fumée sur la porte.

DANS L'AVION, j'ai dit à un passager que j'étais urbaniste ; il a pensé que ça avait quelque chose à voir avec l'origan, le basilic et le persil. Je n'ai pas éprouvé le besoin de le détromper ni de lui préciser que j'étudie les villes et la vie qu'on y mène. De toute façon, il n'aurait pas compris ce que cela représentait pour moi de faire des recherches sur une cité qui, en plus, allait être rétrocedée à un autre pays. En effet, pour un urbaniste, c'était comme être présent lorsque les Achéens firent tomber Troie, lorsque Saladin conquiert Constantinople ou lorsque les Alliés descendirent les Champs-Élysées en 1944. Il ne s'agissait pas seulement d'écrire un mémoire sur un moment historique d'une

métropole, mais également d'en être un témoin privilégié. Heureusement, l'événement n'allait pas être d'une importance aussi capitale que la guerre de Troie ou la chute de Constantinople, ni même que l'entrée du Viêt Minh dans Saïgon après le décollage du dernier hélicoptère américain, ce que j'avais déjà trouvé très proche d'une rétrocession. J'espérais observer tranquillement cet imminent transfert de souveraineté, qui serait mémorable à l'égard du destin de sept millions de personnes, depuis les hauteurs de l'Université de Hong Kong.

Mais Hong Kong avait prévu d'autres choses à mon intention. Je n'en avais aucune idée quand je montai pour la première fois sur le bateau-bus de la compagnie Star Ferry, à Tsim Sha Tsui, quelques jours plus tard, l'esprit toujours un peu embrumé par le décalage horaire.

En ce qui concerne la vie réelle, la plus puissante mnémonique est l'odorat ; quant à cette vie virtuelle, celle qui se déroule de l'autre côté de l'écran de cinéma, c'est la vue. Un grand amateur du septième art tel que moi le sait. C'est ainsi que j'eus une vague réminiscence cinématographique, alors que je montais sur la passerelle coulissante du ferry : la distribution de la peinture vert émeraude et blanc crème sur la coque losange, les planches inclinées du pont, les sièges pittoresques gravés d'une étoile, ce système rustique mais efficace permettant de naviguer dans les deux sens. Tout cela produisit un effet de déjà-vu. Je semblais savoir, comme mon subconscient me le suggérait, que les dossiers des sièges étaient réversibles et qu'ils pouvaient être orientés dans la direction où le ferry se dirigeait.

Ayant traversé le port en métro à l'aller, j'avais décidé de faire le chemin du retour en bateau, depuis le « côté Kowloon », pour rejoindre le « côté Hong Kong » où j'arriverais au débarcadère qui était à l'orée de la forêt de gratte-ciel financiers de Central. Voyager avec la Star Ferry est une expérience intemporelle rare et agréable à Hong Kong, car presque rien d'autre n'y reste longtemps inchangé.

Profitant de mon anonymat, de mon statut d'étranger dans un pays étrange – Marco Polo en Cathay – j'observais mes compagnons de voyage, des Chinois pour la plupart. Quelques rangées devant moi, mon regard s'arrêta sur une queue-de-cheval soyeuse, couleur de jais, qui tombait sur le col d'un trench-coat beige Burberry, et attachée d'une façon désinvolte à une très jolie tête. Ces éléments visuels

confortèrent mon sentiment de déjà-vu. La jeune femme me tournait le dos et il aurait été inconvenant de me lever afin d'aller me rasseoir à un endroit plus propice pour l'observer, sur le côté ou de face. Les autres passagers étaient installés sur leur siège, les passerelles d'embarquement avaient été retirées et le ferry se détachait poussivement de l'appontement pour se diriger dans le clapotis chaotique du port Victoria.

Le *Celestial Star* se fraya un chemin dans le trafic portuaire et, à un moment donné, la vue sur l'île fut bouchée par un gros porte-conteneurs qui ne voulait pas céder le passage. À la périphérie de ma vision, je pouvais voir les gratte-ciel commerciaux aux reflets métalliques de Central, avec en toile de fond – les dominant toujours – le très verdoyant Pic. Cependant, mon attention ne cessait d'être attirée par cette aguichante queue-de-cheval. Alors que la majorité des passagers s'occupaient avec leur téléphone portable, rangeaient leurs sacs de courses ou prenaient des photos touristiques, Suzie – je crois pouvoir l'appeler ainsi, certain que quiconque a vu la première scène du film *Le monde de Suzie Wong* sera d'accord pour la considérer comme sa réincarnation – restait immobile. Elle avait été rappelée du passé : comme si, par quelques effets spéciaux de cinéma, elle avait été copiée et collée dans la scène devant moi – et pour moi seul ? – telle une image imposée par ma raison ; comme si on l'avait fait traverser l'espace-temps, la ramenant de mon inconscient passé vers mon conscient présent. Elle semblait détachée de tout, légèrement floue, évoluant dans une dimension en technicolor. Personne d'autre ne lui prêtait véritablement attention.

Parfois, l'esprit se plaît à jouer des tours et, rendu confus par le décalage horaire, il est d'autant plus enclin à susciter une telle illusion. Je baissai les yeux et je me regardai : portais-je un trench-coat à l'image de Robert Lomax, le soupirant de Suzie Wong interprété par William Holden dans le film ? Possédais-je une valise en cuir, rangée derrière mon siège, tout comme lui lorsqu'il rencontra Suzie pour la première fois sur le *Radiant Star* en ?... En 1960. Non, j'étais toujours moi. Alors, cette fille à la queue-de-cheval, qui était-elle ? Il fallait que je voie son visage.

A la poursuite de Suzie Wong

James A. Clapp

ROMAN

Hong Kong, 1997 : les gratte-ciel ont atteint des hauteurs vertigineuses et les sonneries des téléphones portables commencent à ponctuer la vie d'une population toujours aussi affairée. Mais le ciel s'assombrit, car Hong Kong va être rétrocédée à la Chine communiste...

Marco Podesta, un universitaire en congé sabbatique, grand amateur de cinéma, croit voir Suzie Wong, incarnée par Nancy Kwan, sur un Star Ferry. Puis, dans une galerie de Sheung Wan tenue par un certain Robert Lomax, il est attiré par le portrait d'une jeune et belle Chinoise en *cheongsam*.

Intrigué, il part à la recherche de la *vraie* Suzie Wong dans une ville qui n'est pas toujours ce qu'elle paraît être et se retrouve impliqué dans un triangle amoureux dont il devra se dépêtrer.

James Clapp est professeur d'urbanisme et d'administration publique en Californie. Auteur de nombreux ouvrages universitaires, pour certains traduits en chinois, il a également enseigné à Hong Kong.

Cet observateur perspicace des autres cultures laisse transparaître avec ce premier roman un amour désintéressé pour l'art, la ville et les femmes.



9 782953 553833

Prix France : 24,00 €

Graphisme et illustration : © Studio BULL